

Nos fascistes des espions boches



La Saint-Jean-Baptiste se fait plus réaliste

En ce jour de célébration de la fête nationale des Canadiens français, "L'Autorité" est heureuse, à son double titre de journal patriote et catholique, de prendre une part active à l'allégresse générale.

M. Joseph Dansereau, président actuel de la Société, vient de publier un message dont nous extrayons avec la plus vive satisfaction ces lignes :

"Deux conditions sont essentielles au succès de cet événement : l'examen de conscience en quelque sorte national que chacun doit faire lui-même et l'ensemble des manifestations publiques par lesquelles s'affirment notre mission, notre nombre et notre volonté de survivre.

Il convient donc que chaque Canadien français se demande, ce jour-là, comment il a compris les droits de sa nationalité, comment il l'a accompli, dans le domaine propre de son action et de son influence, ses devoirs nationaux."

Ce programme nous va comme un gant. Nous sommes prêts à aider autant que possible la Saint-Jean-Baptiste dans son accomplissement, et si chacun y met du sien, il n'y a pas de doute qu'il y a moyen de le remplir jusqu'au bout, en y mettant plus de sincérité que jusqu'à date.

L'AUTORITE.

POURQUOI UNE AUTRE RECLADE DES ETATS DEMOCRATIQUES?

L'Angleterre manque de soldats, la France d'avions et les Soviets d'officiers. — L'Espagne jetée en pâture à l'ogre fasciste.

Après avoir semblé se ressaisir lors de la menade allemande contre la Tchécoslovaquie, les Etats démocratiques — Angleterre, France, Russie — esquissent un nouveau mouvement de retraite devant les Etats totalitaires.

Les travaillistes anglaise se montrent fort belliqueux à la Chambre des Communes et dans les élections partielles, mais ils s'opposent fermement à la conscription... en Angleterre du moins.

L'armée française reste encore la première de l'Europe. Seulement, par une négligence qui serait inexplicable s'il ne fallait s'en prendre aux politiciennes du Front Populaire, son aviation se trouve très en retard sur l'aviation allemande.

Enfin, l'armée soviétique reste une énigme. D'aucuns, sans doute à tendances fascistes, soutiennent que son efficacité a été réduite à rien par les "purgés" staliniennes pratiquées depuis un an.

Par contre, les Etats-Unis et l'Allemagne deviennent de plus en plus hostiles l'une contre l'autre. Les Etats démocratiques ont l'or et les matières premières. Avec le temps, il n'y a pas de doute qu'elles prendront le dessus.

CAPITAINE FRACASSE.

EN CLASSE
C'est l'été. La fenêtre de la classe est ouverte. Devant l'école, une ferme. Une paysanne monte des gerbes au grenier.

PLUS HONNETES
Une bonne paysanne visita la ville et, en particulier, les églises car elle est très pieuse. Elle s'aperçut tout à coup qu'elle a perdu son parapluie.



FEMMES A BARBE ET HOMMES-CHIENS

Est-ce la preuve que nous descendons du singe? — Non! Ce sont tout simplement de ces phénomènes auxquels se plaît dame Nature. — Les chauves.

La nature s'étant montrée plus inclemente à l'égard des êtres humains que des animaux, leur peau ne se trouve pas être protégée contre le froid.

Ceux qui prétendent que l'homme préhistorique était aussi velu que le singe auquel du reste ils s'apparentent, tentent d'appuyer leur thèse par la présence, sur la peau des hommes et des femmes, d'un duvet presque imperceptible qui, par une de ces bizarreries dont dame Nature est prodigue, acquiert en certains cas une vigueur inaccoutumée.

Un musée allemand montre le portrait de famille d'un chevalier bavarois du XVIIe siècle, véritable homme-chien s'il en fut, et auprès de qui on peut admirer une femme jeune et charmante et leurs deux enfants sur le point d'égaliser sinon de dépasser, en système pileux, leur père.

Selon une théorie développée par un savant russe, M. Brandt, les femmes à barbe verraient leur ornement inattendu expliqué par l'application stricte de la doctrine de Darwin.

On a vu et l'on verra des êtres exagérément velus. Au début de ce siècle, un Indien du nom de Rham-Sama faisait courir la foule grâce à un corps velu comme celui d'un ours et dont la toison dépassait cinq pouces de longueur.

MISTIGRIS.

HISTOIRE DE GIFLE

Marius entre un soir dans un dancing; à peine est-il entré qu'il reçoit une gifle monumentale. Très digne, il tolse l'individu, reprend son parapluie, son chapeau et sort.

TRAMWAY-BATEAU
Marius monte un tramway avec deux amis. Avisant le receveur: — Trois pour Plan-de-Cuques!

Malheureusement, ce n'est pas le receveur mais un officier de marine, — Vgus voyez bien, mon ami, que je suis capitaine. Alors, Marius, affolé. — Oh! Félix... On s'est trompé. On a pris le bateau!

SONT-ILS COUPABLES DE CE CRIME ENVERS L'EMPIRE? — LETTRES ENVOYÉES ET REÇUES PAR LE FOUREUR ADRIEN ARCAND. — LE SANG VA-T-IL COULER DANS L'ONTARIO?

Notre article du 18 juin sur "L'Alliance Fasciste-Orangiste" a fait fureur. Un correspondant nous écrit, en commentant cet appui que les Orangistes de l'Ontario prêtent aux Fascistes de la province-soeur: "Sachez que le mouvement orangiste est le plus grand défenseur des libertés tant individuelles qu'internationales."

Les Orangistes, s'ils font preuve d'un aussi grand libéralisme, et on nous permettra d'en douter jusqu'à ce que nous ayons l'assurance qu'ils ne veulent faire là-dedans l'affaire des tories, avec lesquels notre Fourreur Adrien Arcand a entretenu jusqu'à date les relations les plus cordiales, — les Orangistes donc devront bientôt déchanter, en apprenant que le sieur Arcand avait aussi les relations les plus cordiales avec un dénommé G. W. Ludecke ami particulier d'Hitler, lequel Ludecke vint à Montréal spécialement pour voir Arcand.

UN ESPION EST A MONTREAL

D'après une déclaration faite à la Chambre des Communes par l'hon. Ian Mackenzie, ministre de la Défense Nationale on vient de découvrir que l'un des espions nazis recherchés par la police américaine s'est réfugié à Montréal. Aurait-il trouvé refuge chez nos fascistes attendu que cet espion était particulièrement intéressé dans l'achat de l'île d'Anticosti par un groupe naziste? Or, nous avons établi dans "L'Autorité" que l'ancien consul allemand à Montréal, le Dr. Kemff, était particulièrement soucieux de procurer cette base stratégique à l'Allemagne et qu'il ne s'en cachait guère à nos fascistes locaux.

Ecrivant le 28 septembre 1933 au major Frank Pease, alors représentant naziste aux Etats-Unis, le Fourreur Arcand, alors rédacteur du "Patriote", disait d'un certain Ludecke :

"S'il peut vous aider, vous pouvez le considérer comme un correspondant du "Patriote", lequel est connu d'Hitler et très apprécié par le bureau de propagande nazi. Si la chose est nécessaire, vous pourrez vous servir de cette lettre comme référence. N'oubliez pas d'atteindre Ludecke, un ami très estimable ayant habité les Etats-Unis pendant plusieurs années. J'ai la plus grande confiance en lui.

"Vous souhaitant toute la chance possible et ayant la plus grande confiance dans votre courage et votre succès, je suis sincèrement à vous dans notre grande cause aryenne — Adrien Arcand.

RELATIONS AVEC L'ETRANGER

M. Arcand, avec l'inconscience qui le caractérise, disent les uns, avec son horreur de la vérité, disent les autres (son ancien premier lieutenant, le Dr. J.-G. Lambert, étant de ceux-là), a tout dernièrement prétendu que lui et son parti National Social Chrétien n'entretenaient aucune relation avec l'étranger.

Consolato di S.M. il Re d'Italia Montreal, Canada. Montréal, le 7 mai 1934—A.XIII.

Monsieur, C'est avec plaisir que je remplis l'agréable mission qui m'a été confiée de vous faire parvenir le remerciement de S. E. le Chef du Gouvernement d'Italie pour la brochure "Fascisme ou Socialisme" que vous avez bien voulu lui envoyer en hommage et que Son Excellence a lu avec beaucoup d'intérêt.

Le Consul Royal d'Italie, (Giuseppe Brigid) Brigid.

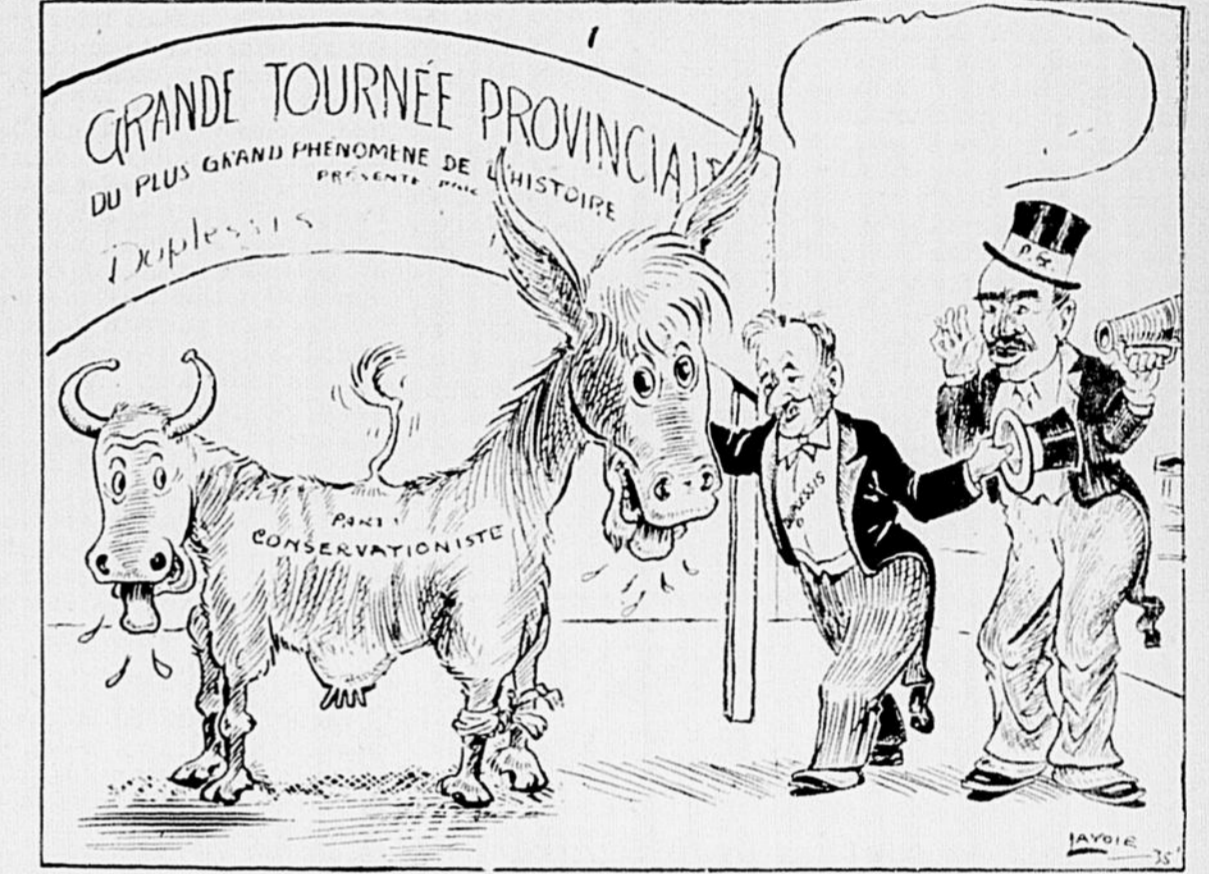
DUPLESSIS RENIE DE GRANDS AMIS

Payant d'audace, nos fascistes locaux, ou plutôt leurs chefs, ont fait savoir au maire H.-A. Stewart, de Kingston, qu'ils iraient tout de même tenir leur congrès dans sa ville, après y avoir renoncé. Comme le Conseil municipal de Kingston leur a refusé l'usage des édifices ou des parcs publics, et la permission de parader, on se demande où les "chemises bleues" iront bien se nicher. Une autre assemblée est annoncée au Massey Hall de Toronto au début de juillet, malgré l'opposition de divers éléments de la Ville-Reine.

Il paraît que M. Duplessis, dont la sympathie, plus que cela, la haute protection, plus que cela, l'encouragement actif, étaient acquis aux fascistes, tend de plus en plus à s'éloigner de ses anciens protégés.

FLAMBEAU.

LE PARTI DE LA VACHE A DEUX TÊTES



MAURICE le NOBLET à son ami Paul le GOUINEUX. — Ecoute Popol, y faut qu'on continue à se montrer ennemis à mort, ben qu'à nous deux on fasse la plus belle vache à deux têtes.



L'hypocrisie du "Devoir" s'accroît de jour en jour, à croire qu'elle est illimitée. Après avoir dénoncé même les annonces de bière, le volonte qui proclame à pleines colonnes les vertus médicinales du Melchers de son ami "l'honorable" Victor Marchand, ce conseiller législatif pour rire que la vente de son génie n'intéresse beaucoup plus que la législation, à laquelle du reste il ne comprend goutte. Après avoir dénoncé aussi cinémas et théâtres, le "Devoir" est en quête de leur publicité au nom de la morale et des bons principes.

A propos de M. Bourassa, un chroniqueur du "Devoir" nous assure qu'il est en train de faire sa paix avec le journal qu'il a fondé et avec lequel il était en froid depuis cinq ans, non sans raison, du reste, puisqu'il avait été proprement jeté à la porte de sa maison par feu Oscar Dufresne, président de la Compagnie d'instigation de certains comparaisons. Mais il paraît que le Maître, en prenant de l'âge, perd de sa superbe, et qu'il est maintenant en train d'embrasser tous ceux qui lui ont donné du coup de pied au derrière, histoire de damer le pion à ceux obstinant, les naïfs, qu'il ne pardonnerait jamais.

"L'Autorité" fut le premier journal à annoncer que le synode de Montréal ferait passer les bingos paroissiaux. Ce synode fut différé, mais les bingos, qui sont devenus un véritable scandale, disparaîtront quand même. Par la "Semaine Religieuse" l'Ordinaire du diocèse vient d'avertir les paroisses récalcitrantes que la police sera mise après les délinquants. Décidément ces bingos, derrière lesquels se cachent souvent des organisations n'ayant rien de religieux, avaient la vie dure!

La Société des Nations, le pacte Briand-Kellog, les conférences de La Haye et les discours de paix auront servi à quelque chose puisque pratiquement il n'y aura plus de guerre de par le monde. Le Japon a trouvé la vraie formule en refusant de déclarer officiellement la guerre à la Chine. Cette magnifique invention a déjà été inaugurée par Mussolini lors de sa campagne en Ethiopie, et jusqu'ici à toujours donné de très bons résultats. C'est ainsi que les puissances totalitaires, en déchirant les traités et en jouant sur les mots, se transforment en doux agneaux.

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE SE FORME EN CORPORATION

Des lettres patentes sont accordées au cardinal Villeneuve et autres personnalités religieuses. — Propagation du culte de l'Eucharistie.

Québec, 23. — Le Congrès Eucharistique National vient d'être formé en corporation civile par lettres patentes du secrétaire de la province. L'avis public à cet effet a été publié dans la "Gazette Officielle". En voici la teneur :

C'est une corporation constituée sans capital-actions par l'Eminentissime Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, archevêque de Québec, cardinal prêtre de l'Eglise catholique, Son Excellence J.-Omer Plante, évêque de Doboro, coadjuteur de Québec, et le révérend Père Romain St-Cyr, des Pères du St-Sacrement, de Québec.

Les buts de cette corporation sont de propager le culte de l'Eucharistie et à cette fin d'organiser toutes sortes de manifestations extérieures de dévotion; de recueillir des souscriptions et offrandes et recevoir toutes celles qui ont pu être antérieurement recueillies ou promises pour les fins que la corporation poursuit, et de prendre à sa charge toutes les dépenses et obligations déjà encourues pour ces fins, sans intention de gains pécuniaires mais toujours dans un but religieux ou charitable.

Le montant auquel seront limités les revenus annuels des biens immobiliers que la corporation peut posséder est de \$10,000. Le bureau principal de la corporation sera à Québec, dans le district de Québec. Le but semble être de créer un fonds avec le surplus qui restera du Congrès et de continuer à recueillir des souscriptions.

ROBUR.

Y A-T-IL UN SEUL JOURNAL CATHOLIQUE DANS QUÉBEC?

L'instituteur Roland Croteau mis à pied pour avoir dit le contraire. — Un cas qui va faire du tapage.

Québec, 23. — Un malheureux instituteur laïque, M. Roland Croteau, vient de perdre son emploi dans des conditions particulières. M. Croteau est secrétaire-trésorier des Zouaves pontificaux, et il semble avoir aussi certaines tendances politiques. Laquelle de ces deux particularités a causé son malheur? C'est à savoir, Toujours est-il que des agents de recrutement pour "L'Action Catholique" se présentent dans sa classe et distribuent aux petits des blancs d'abonnement pour leurs parents en les priant de spécifier que "L'Action Catholique" était le seul journal catholique à Québec.

Après le départ de ces agents, M. Croteau se permit de déclarer aux écoliers que "L'Action Catholique" n'était pas le seul journal catholique dans la Vieille Capitale et qu'il y en avait d'autres. D'où rapport à M. Ernest Beaubien, président de la Commission Scolaire Catholique, et soumission du cas Croteau par celui-ci au comité de discipline, qui sans tambour ni trompette expulsa le malheureux instituteur.

L'affaire en restera-t-elle là? Certes non! Déjà les Zouaves s'agitent et il y a de la houle dans les milieux journalistiques et politiques. Les autres quotidiens de Québec sont le "Soleil" (libéral), "L'Événement" (indépendant) et le "Journal" (duplessiste). "L'Action Catholique" mène une assez violente campagne contre le gouvernement en faveur des "hamélites". Elle a aussi favorisé récemment une autre campagne afin d'engager les Irlandais grognons à sortir de la Commission Scolaire et à se créer une commission à eux, campagne favorisée par M. Ernest Beaubien, président de la Commission Scolaire Catholique et blâmée par le cardinal Villeneuve. Bref, tout cela est bien compliqué et il est certain que le cas Croteau rebondira après le Congrès Eucharistique, qui absorbe en ce moment toutes les énergies québécoises.

JACK.

L'ASSASSINAT D'ESCOVÉDO PAR LE CRUEL PHILIPPE II

Lorsque les lois n'étaient pas faites pour les princes. — Ensuite le roi d'Espagne essaie de faire assassiner l'assassin Antonio Perez. — Cherchez la femme!

L'assassinat d'Escovédo, secrétaire d'Etat, c'est l'un des épisodes les plus compliqués, les plus tortueux, les plus passionnants aussi de l'histoire espagnole sous Philippe II. L'assassinat lui-même date du 31 mars 1578, mais il se place au centre d'intrigues qui débiteront bien avant le fait lui-même du meurtre et se poursuivront après l'enterrement de la victime.

L'origine, d'abord, du drame. Officiellement, la jalousie manifestée de tout temps contre son frère naturel, le brillant don Juan d'Autriche, alors vice-roi des Pays-Bas. Don Juan avait détaché à Madrid un homme à lui, Juan Escovédo, secrétaire d'Etat et fort intrigant, qui eut le malheur, incidemment, de mettre le nez, un nez fureteur et long, dans les amours secrètes de la princesse d'Eboli, veuve depuis peu, et maîtresse voluptueuse du beau-fils de défunt son mari, don Ruy Gomez de Silva, prince d'Eboli, un certain Antonio Perez de naissance mystérieuse, légitimé en 1542 par Charles-Quint et bâtard de don Ruy. Un homme fort remarquable que ce Perez, plein de dons, parlant plusieurs langues, abattant prestement les besognes les plus arides, se jouant

notamment quant aux relations de l'Espagne et de la Ligue, en France. Passons sur les incidents d'importance secondaire. La perte d'Escovédo était décidée. Le roi insistait, devenait de plus en plus pressant. Et si gros que fut le morceau, il fallait l'avalier. Perez se confia à quatre spadassins, après avoir vainement tenté d'empoisonner son ennemi à trois reprises différentes: "Faites vite! Ne tardez pas!" écrivait Philippe II à son ministre. Et la princesse d'Eboli le pressait plus encore. Le 31 mars 1578 eut lieu le crime. Le poignard est plus sûr, en ces matières, et plus rapide que le poison. Escovédo fut tué d'un coup de coutelas par deux Aragonais à la solde de Perez. Les deux autres hommes de main soudoyés par lui n'eurent pas à intervenir.

Tout se serait passé à mieux, et le plus discrètement du monde, si n'était intervenu un troisième secrétaire d'Etat, Mateo Vaquez, ennemi juré d'Antonio Perez, et qui vit là une occasion exceptionnellement favorable pour se débarrasser d'un rival redoutable: Philippe II avait soin d'entretenir entre ses collaborateurs les plus directs de ces haines implacables, sûr ainsi de n'être pas trahi par eux, mais au contraire de les voir se dénoncer mutuellement. A noter avant de poursuivre, que le confesseur du roi, Diego de Chaves, consulté par Philippe sur le droit qu'avait un prince de se débarrasser sans jugement d'un de ses sujets, avait répondu cyniquement par l'affirmative: les lois ne sont pas pour les princes.

CHANTAGE

Vaquez, assuré de la participation de Perez au crime, et bien loin de soupçonner la participation indirecte du roi, dénonce à celui-ci l'auteur de l'assassinat, en demande la punition, dresse le fils d'Escovédo contre Antonio, l'envoie au roi crier vengeance. L'opinion publique de Madrid est violemment émue. Philippe II, cependant, commence par invier Vaquez à quelque circonspection, mais sans lui révéler la vérité. Et l'autre, persistant à ne pas comprendre, poursuit si bien son enquête que Perez se sent très menacé. Il rappelle au roi la part que celui-ci a prise dans la préparation du meurtre. Philippe rassure hypocritement son collaborateur, mais déjà il en a décidé l'abandon. Pourquoi ce changement à vue? Parce que la princesse d'Eboli, sentant elle aussi que son amant est en danger, est intervenue personnellement à la cour, sur le ton menaçant qui lui est habituel: si Perez est inquiété, elle parlera; elle parlera non seulement sur l'assassinat d'Escovédo, mais sur bien d'autres mystères. Philippe II n'accepte pas ce chantage: par peur d'abord, par jalousie sensuelle ensuite. Il sait que la princesse connaît bien des secrets, il n'oublie pas qu'il l'a aimée, il l'aime peut-être encore. Et il se décide aux grands moyens: Mme d'Eboli est arrêtée, enfermée sous bonne garde en son château de Pastrana où elle mourra après douze années de réclusion ininterrompue (18 janvier 1592) et sans qu'aucun procès lui ait jamais été fait. Ses archives ont été fouillées cependant, et beaucoup de papiers ont été brûlés. Philippe se croit en sécurité: il va maintenant sacrifier Perez. Arrêté avec sa femme, enfermé avec elle à Tarraguéno, le secrétaire d'Etat se défend avec vigueur. Jeanne de Coello ne témoigne ni de moins de courage ni de moins d'intelligence. Torturée pour qu'elle remette des documents secrets gardés par son mari, elle ne cède pas; et quand Perez lui envoie, de sa main, l'ordre de tout livrer, elle fait un choix judicieux, ne remet que les documents secondaires, garde quelques pièces essentielles. Elle est si brave qu'on finit par la libérer, et déjà elle a toute l'opinion publique pour elle.

UNE HORRIBLE EXÉCUTION

A Saint-Pierre-et-Miquelon. — Un bourreau amateur. Il s'exerce sur un veau puis zigouille son "patient".

M. Emile Sasc, le très distingué greffier de Saint-Pierre-et-Miquelon, qui veut bien s'intéresser à ces chroniques, nous envoie un dossier réuni par lui sur un crime qui souleva dans l'île une horreur profonde, mais dont la répression écoeura les plus endurcis. L'affaire était en elle-même assez banale jusqu'au jour où, jugement rendu, il fallut le faire exécuter — faire exécuter le jugement et le criminel. Fin décembre 1888, un pêcheur de l'île aux Chiens, le père Coupard, âgé de soixante et un ans, célibataire, était trouvé mort dans sa cabane, le corps horriblement mutilé. Il ne fut pas difficile de trouver l'assassin, ou plutôt les assassins, car les bandits étaient deux: un certain Ollivier, qui pêchait avec Coupard, et le nommé Joseph Néel, ancien marin, pêcheur lui aussi. Le 6 février 1889, comparution des deux hommes devant le tribunal criminel. Néel a dix-neuf ans, Ollivier vingt-cinq ans. Ils ont avoué l'un et l'autre, cherchant seulement à rejeter la préméditation sur le coaccusé, pour éviter la peine capitale. Des détails immondes sont donnés devant le tribunal sur le crime lui-même. Aucun intérêt spécial. Verdict: Ollivier, considéré comme ayant agi sous l'influence de Néel et presque hypnotisé par lui, s'en tire avec dix ans de travaux forcés; Néel est condamné à mort.

Ce dernier, gouaillieur, ne s'émeut pas le moins du monde. En regagnant sa cellule, il se contente de dire à son gardien: — J'ai rudement bien fait de manger les deux mille cinq cents francs qui me venaient de mon père! Et en passant devant les curieux qui font la haie: — Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça? Vous feriez mieux de m'apporter du tabac! Tout cela ne ferait pas de cette sinistre affaire une cause spécialement intéressante si ne s'était posée la question de la guillotine. Point de "veuve", à Saint-Pierre-et-Miquelon. Pas davantage, bien entendu, de bourreau. Comment décapiter Néel? Pendant quelques semaines, les autorités judiciaires ne se posent le problème que par acquit de conscience: Néel peut, en effet, être gracié. Le conseil privé de la colonie a, d'ailleurs, émis un avis défavorable à la grâce. Et, en effet, le président de la République laisse la justice suivre son cours. Fort bien. Mais où prendra-t-on une guillotine et un guillotiné? Le gouverneur demande par câble l'envoi, à Saint-Pierre, de Deibler et de son matériel. Refus de Paris. Mais la Martinique est

AU PRINCESS

Le romanesque, le tragique et l'aventure se donnent la main dans le film "Sinners in Paradise" qui commence au Princess, aujourd'hui vendredi. Madge Evans, John Boies et Bruce Cabot tiennent les principaux rôles et la distribution compte des acteurs tels que Gene Lockhart, Marion Martin, Nana Bryant, Charlotte Winters, Milbourn Stone, Morgan Conway, Donald Barry et Willie Fung.

Réalisé par James Whale le film montre les changements qui s'opèrent chez neuf passagers d'un avion transpacifique, lors qu'ils trouvent refuge sur une île perdue, habitée seulement par un médecin et son serviteur chinois.

Le deuxième film au programme est "Nurse from Brooklyn", avec Sally Eilers et Paul Kelly.

enlever Perez et refuser de se soumettre même aux ordres de l'Inquisition. Inquiet néanmoins, le fugitif franchit la frontière espagnole, passe en France, à Pau, Philippe II essaie encore de le faire assassiner par un bretteur, puis séduire par une courtisane Madrilène. Perez est sur ses gardes et Henri IV, qui l'a appelé à Paris, a fait serment de le protéger. Protection efficace, puisque, en 1598 encore, deux Sévillans envoyés par le roi d'Espagne pour poignarder son ancien secrétaire, sont pendus sur le pont Saint-Michel. En 1601 meurt Philippe II: Antonio Perez vivra désormais tranquille. Sa femme n'a été mise en liberté qu'à cette mort; elle succombera elle-même de misère, de désespoir, en 1609; la même année que son mari, à Paris. Léon TREICH.

invitée à envoyer à Saint-Pierre sa guillotine, un instrument vénérable datant de la Révolution, d'aucuns disent même historique, prétendant qu'il s'agissait du couperet qui décolla Marie-Antoinette. La première moitié du problème est résolue. Reste à trouver un bourreau.

Le gouverneur sollicite tout d'abord le concours bénévole des soldats du détachement disciplinaire qui garnissent l'île. Il offre des avantages matériels devant lesquels n'hésiteront pas pense-t-il, des hommes qui ne passent pas pour très sensibles. Erreur psychologique grave. Aucun disciplinaire ne consent à caresser la "veuve": ni remise du temps de service, ni gratification pécuniaire ne peuvent en déterminer un seul. Bourreau? Pouah!

Sur ce, la guillotine est arrivée, le 22 août. On constate qu'elle est encore plus primitive qu'on ne l'avait annoncé. Le couperet est suspendu au moyen d'une simple corde passée dans une poulie. Il faut dérouler rapidement cette corde du taquet qui la retient. Ce n'est pas si commode à faire qu'à écrire! L'exécution de Néel est fixée au 29 août. Et toujours pas d'exécuteur.

Dans la population de l'île, pas plus de volontaire que dans la garnison. On commence à se demander s'il faudra envoyer Néel se faire couper le cou en France, lorsque le procureur de la République a une idée. Un maraudeur, maintes fois récidiviste, nommé Jean-Marie Legent, est détenu en prison pour vol. Trois mois de cachot. On lui promet grâce immédiate s'il consent à manoeuvrer la corde fatale. Il hésite. On marande: il touchera 200 francs de prime, 300... 500. Il accepte. Il pro-

met même d'obtenir l'aide de son frère adultérin, Guillaume Benech, guère plus recommandable que lui. Il était temps. L'exécution devait avoir lieu le lendemain matin.

A la tombée de la nuit, la veille donc, on procéda en hâte à une sorte de répétition générale. Néel étant remplacé, en l'occurrence, par un veau. Le couperet tomba, mais trop lentement, si bien que la tête de la malheureuse bête resta suspendue par un lambeau de chair qu'il fallut trancher au coutelas. A toutes fins utiles, Legent garda le coutelas et se promit de l'avoir, le lendemain matin, à sa ceinture.

L'aube... Le réveil. Une matinée merveilleuse. Toute la population était sur pied, entourant le lieu de l'exécution. Néel montre un courage impeccable, sans fanfanterie: — Qui aurait cru, dit-il seulement, que la terre m'aurait, moi qui ai failli si souvent périr en mer!

Devant l'échafaud, il se tourne vers la foule et, très doucement: — Que mon exemple serve de leçon!! J'ai tué, on va me tuer.

Legent et Benech le ligotent sur la bascule, lentement, minutieusement, puis, lui passent la tête dans la lunette et... perdent l'esprit à cette seconde si tragique: ils laissent là le misérable sans détacher la corde. Ils semblent attendre un ordre, un signe, je ne sais quoi. Les secondes passent, interminables. Néel attend patiemment, la tête dans la lunette, se contentant de recommander à son bourreau: — Surtout, ne me manque pas!

Enfin, Legent se ressaisit, lâche la corde. Comme la veille,

La Banque Provinciale du Canada

adresse ses meilleurs vœux à ses compatriotes à l'occasion de la St-Jean-Baptiste, fête nationale des Canadiens français.

ELLE LEUR RAPPELLE QUE l'économie est à la base de tout succès, individuel ou collectif, et elle est heureuse de mettre tous ses services à leur disposition,

à SON SIEGE SOCIAL: 221, rue St-Jacques Ouest, à Montréal et dans ses 314 succursales et bureaux.

La Banque Provinciale du Canada

il fait mal son oeuvre et le "l'argent du sang". Enfin, à Saint-Pierre, on ne désigne plus la place sur laquelle eut lieu l'exécution et dont le nom officiel est place de l'Amiral-Courbet, que sous le nom de place Néel. Léon TREICH. "Gringoire".

Le journal "L'Autorité", faisant affaires sous la raison sociale de "L'Autorité Enregistrée", a ses bureaux de rédaction et d'administration au no 3954 Parc Lafontaine, Montréal. Il est imprimé à "L'Eclair" de Montréal Limitée", 1725, rue Saint-Denis.

À QUI APPARTIENNENT LES BANQUES DU CANADA?

Quels en sont les propriétaires et que font-ils?

JEAN-BAPTISTE DURAND, menuisier, votre voisin, est peut-être l'un des prétendus "gros bonnets" auxquels appartiennent les banques du pays. Il est possible qu'il en possède une ou deux actions.

Des femmes, des exécuteurs testamentaires et des retraités constituent les 63 pour 100 des actionnaires d'une banque, prise comme exemple.

L'analyse de la liste des actionnaires de cette banque, qui ne diffère guère des autres, révèle que près de la moitié de ses actions appartiennent à des femmes. Les groupes professionnels les plus nombreux, parmi des actionnaires, sont les cultivateurs, les marchands et les hommes exerçant une profession libérale.

Les actionnaires se recrutent dans 260 professions: comptables, acteurs, barbiers, banquiers, apiculteurs, constructeurs de bateaux, maçons, menuisiers, fromagers, membres du clergé, laitiers, dentistes, médecins, bouviers, pharmaciens, cultivateurs, pêcheurs, gardes forestiers, entrepreneurs de pompes funèbres, épiciers, agents d'assurances, géologues, journalistes, typographes, acheteurs de homard, mineurs, exploitants de puits de pétrole, plombiers, agents de police, employés de chemins de fer, éleveurs, navigateurs, peseurs, shérifs, sténographes, arimeurs, marchands de bois, cultivateurs de tabac et trappeurs s'y coudoient.

Voilà les personnes que vous trouvez parmi les propriétaires des banques. Elles font sans doute partie de la bande de croque-mitaines dont d'aucuns tentent de faire un épouvantail en les désignant sous le nom de "la grande banque internationale". Ce sont, pour la plupart, des Canadiens, vos compatriotes, et de braves gens comme vous.

Les actions en cours des banques à charte, au nombre de 1.445.000, sont réparties entre 50.185 personnes. Les 70% de ces actions sont dans des portefeuilles canadiens.

Les actionnaires détiennent en moyenne 28,8 actions, mais les registres des banques contiennent les noms de centaines de personnes dont le nombre d'actions varie entre une et cinq.

La propriété et la puissance des banques ne sont pas concentrées entre les mains d'un petit groupe. Les actionnaires élisent, chaque année, des administrateurs. Les banques à charte du Canada comptent 172 administrateurs, qui sont domiciliés dans toutes les régions du pays. Ce sont des hommes d'affaires qui ont fait leurs preuves, et leur propre succès atteste la rectitude de leur jugement, qu'ils

appliquent sans cesse à la sauvegarde de votre argent. Leur expérience des affaires étaye la compétence du personnel rétribué de la direction, pour le plus grand avantage des déposants, des porteurs de billets et des actionnaires. Les prêts aux administrateurs de banque et aux sociétés dont ils sont associés, ainsi que les prêts qu'ils garantissent, ne dépassaient pas, le 28 février 1938, le centième de la somme des prêts consentis par les banques à charte. C'est à peu près la proportion habituelle. Les banques sont tenues de communiquer au Gouvernement un relevé mensuel de ces prêts. Aucun administrateur ne peut voter, ni même être présent à une séance du conseil au moment où celui-ci discute une demande d'emprunt dans laquelle il a quelque intérêt.

La loi interdit aux banques certaines opérations. Il leur est défendu de faire des prêts hypothécaires, parce que les prêts bancaires doivent être à court terme et rapidement réalisables. Il est défendu aux banques de s'engager dans le commerce. Elles ne peuvent acheter leurs propres actions ou celles d'une autre banque à charte, ni les accepter en garantie d'un prêt. Votre banque tient à votre disposition tout un mécanisme qui lui permet d'effectuer au jour le jour, avec une rigoureuse précision, une grande variété d'opérations: elle finance le cultivateur et l'industriel, le marchand et l'exploitant de mine; elle simplifie le mouvement des affaires et facilite l'échange des marchandises et des services.

Les banques à charte du Canada appartiennent à vos compatriotes, elles sont administrées par des hommes d'affaires en vue et dirigées par des hommes compétents, sortis du rang, et qui ont fait toute leur carrière dans la banque. Elles sont à votre service.

LES BANQUES À CHARTE DU CANADA

Le gérant de la succursale de votre localité sera heureux de causer de la banque avec vous. Il répondra avec plaisir à vos questions, en s'inspirant de sa propre expérience. Le prochain article de cette série paraîtra dans ce journal. Attendez-le.

Dominion Textile Company Limited

Extraits du RAPPORT DES DIRECTEURS AUX ACTIONNAIRES

"Vu la situation qui prévaut depuis décembre 1937, on a cru préférable de réduire les importants inventaires de marchandises ouvertes et semi-ouvertes de la Compagnie. Comme résultat on a constaté, si on établit des comparaisons avec les trois premiers mois de l'année 1938, une augmentation des expéditions sur la production au cours des trois derniers mois de notre exercice fiscal.

"Le bilan, au 31 mars 1938, illustre bien les résultats de la diminution des affaires dont les conséquences se sont fait sentir dans plusieurs domaines. Si on compare avec l'exercice précédent on constate que le poste des billets et comptes recouvrables s'établit à \$2,789,862.17, soit une diminution de près de \$400,000. C'est le résultat du lâchissement dans les ventes. Les inventaires ont retrogradé dans la même proportion. Les comptes recouvrables ont léché considérablement à \$288,040.30 contre \$497,621.57 qu'ils étaient l'année précédente. Nos achats de matériel de tout genre de différentes compagnies canadiennes, ont été moins importants par suite de la diminution de nos opérations. En dépit du fait que les taux des gages soient d'à peu près 6% plus élevés qu'il y a un an, le poste "gages acceptés" qui représente les gages de quinze jours de nos sept mille employés s'établit à \$217,300.00 contre \$296,000.00 l'an dernier alors que l'activité à nos moulins était plus considérable. En autant que les conditions actuelles dans notre industrie proviennent d'une protection tarifaire inadéquate de même qu'à une échelle de gages élevée, il est facile de voir les signaux de danger.

"Au début du dernier exercice fiscal nous avons commencé un programme de dépenses, imputables au compte capital, dans le but d'améliorer l'actif physique de votre compagnie. Ce programme était en bonne voie d'exécution lorsqu'est arrivée la dépression. Les travaux en cours ont été terminés et ont néces-

ACTIF		PASSIF	
Au 31 mars 1938		Au 31 mars 1938	
COURANT:		COURANT:	
Argent en caisse et en banque	\$ 49,069.67	Acceptations sur coton	\$ 529,310.66
Billets et comptes recouvrables	2,789,862.17	Comptes payables	288,040.30
Commerces moins réserve	27,832.27	Provisions pour taxes	454,338.82
Comptes recouvrables—autres	1,652,103.96	Gages acceptés	217,300.00
Inventaires—Coton brut, moins réserve	2,376,646.32	Dû aux filiales	61,184.58
Marchandises et fournitures	4,028,730.28	Intérêts accrus sur obligations	16,372.50
Tel qu'établi et certifié par l'administration et évalué:		Fonds en dépôts	126,006.35
(1) Pour le coton brut, au prix coûtant ou au prix du marché, le plus bas des deux moins réserve.		Dividende privilégié payable le 15 avril 1938	33,960.50
(2) Pour les marchandises, à moins du prix coûtant ou des prix prévaut sur le marché.			\$ 1,176,513.65
(3) Pour les fournitures, au prix coûtant moins les escomptes.		RESERVES:	
Titres négociables, moins réserve (valeur marchande de \$3,366,320.00)	3,263,529.18	Réserve de dépréciation	\$12,969,706.25
PLACEMENTS ET AVANCES:	\$10,159,043.57	Réserve générale	266,532.43
Placements dans les filiales, moins réserve..	\$ 3,879,633.39	Réserve contingente	112,466.74
Dû par les filiales	127,716.57	Obligations de première hypothèque, amortissables, 4 1/2%, 20 ans, série "A", dues le 1er mars 1955—	13,348,725.82
Autres prêts et hypothèques, etc.	25,236.13	Autorisées et émises	\$ 4,500,000.00
ACTIF IMMOBILE:	4,032,606.09	Moins: Remboursées	134,000.00
Terrain, immeubles et machines	30,551,230.84	CAPITAL-ACTIONS:	4,366,000.00
Évalué d'après les expertises de la Canadian Appraisal Company, 1920, plus les aggrandissements à date au prix coûtant, moins les amortissements.		Privilèges 7% cumulatif—	
FAIS DIVERS:		Autorisées: 20,000 actions d'une valeur nominale de \$100.	
Assurances, taxes, etc. à répartir sur les opérations futures	\$ 100,011.20	Émises: 19,406 actions	\$ 1,940,600.00
Prime sur obligations remboursées et escomptes sur obligations émises	284,750.00	Ordinaires—	
	\$45,127,641.70	Autorisées: 350,000 actions sans valeur nominale.	
		Émises: 270,000 actions	18,375,000.00
			20,315,600.00
		Surplus réalisé	5,370,802.63
			\$45,127,641.70

COMPTE DES PROFITS ET PERTES		COMPTE DES SURPLUS	
Revenus nets d'exploitation, avant la dépréciation	\$ 3,013,660.75	Solde créditeur au 1er avril 1937	\$ 5,414,368.56
A DÉDUIRE:		A AJOUTER:	
Provision pour dépréciation	\$ 1,310,472.94	Profits nets pour l'exercice terminé le 31 mars 1938	1,459,026.07
Honoraires des directeurs	9,267.50		\$ 6,873,394.63
Rémunération des officiers exécutifs	78,988.00	A DÉDUIRE:	
Frais légaux	18,175.17	Amortissement sur prime et escompte d'obligations	\$ 16,750.00
Intérêts sur obligations	197,351.25	Dividendes privilégiés	135,842.00
Prime sur obligations remboursées	2,350.00	Dividendes ordinaires	1,500,000.00
Provision pour impôt sur le revenu	420,088.90		1,502,592.00
Profits nets sur les opérations	\$ 978,966.99		
A AJOUTER:			
Intérêts sur et profits de la vente de titres de placements et autres revenus	480,059.08		
Profits nets transportés au compte de surplus	\$ 1,459,026.07		
		Solde créditeur au 31 mars 1938	\$ 5,370,802.63

Véridité et certifié selon notre certificat. P. S. ROSS & SONS, comptables agréés. MONTREAL, 28 mai 1938.

DANS UN CHÂTEAU D'ÉCOSSE QUE HANTE UN FANTÔME

La "dame en brun" de Raynam Hall. — Son mari laissa mourir de faim Dorothy Walpole au XVIIe siècle. — Coup de revolver dans la nuit. — Photographie du spectre. — Femme adultère?

Si Hamlet avait eu un appareil photographique, disait un shakespeareien doublé d'un humoriste, il aurait pu prendre une belle photo de fantôme!

Poursuivant son idée, notre commentateur montrait le jeune prince de Danemark dévotement nuittamment sa pellicule au fond d'un caveau romantique, laissant tomber des larmes dans la cuvette de gutta-percha où apparaît l'image de son père, brandissant devant la reine la photo vengeresse — Madame, connaissez-vous ce spectre?

UN FANTÔME DANS LE MIROIR!

Le problème des fantômes a été étudié depuis quelques années de façon extrêmement méthodique; B... à lui seul, a recueilli plusieurs centaines de témoignages, dont un certain nombre paraissent sérieux.

Il est acquis, par exemple, que le fantôme classique, vêtu d'un suaire blanc et traînant des chaînes, est une invention de théâtre; les apparitions humaines décrites par les témoins sont toujours vêtues des costumes de leur époque.

Si les fantômes existent — ou si nous leur devons tout ou moins le bénéfice du doute — il ne s'ensuit pas nécessairement qu'ils aient une existence matérielle; ils peuvent également s'expliquer par des hallucinations. Même lorsque plusieurs témoins décrivent, dans tous ses détails, un même fantôme, il n'est pas interdit de songer à une hallucination collective... bien qu'une telle explication soit piètre.

B... demandait aux témoins — Avez-vous vu le spectre passer devant un miroir? ...

Le reflet, optiquement correct, de l'apparition dans le miroir eût été en effet un commencement de preuve de sa réalité.

LE SPECTRE DE RAYNAM HALL

Parmi les châteaux hantés qui abondent en Écosse, celui de Raynam Hall, qui appartient au marquis Villiers Stuart de Townshend, est l'un des plus légitimement célèbres. Il offre une hospitalité déjà

ancienne à un groupe choisi de fantômes, parmi lesquels une certaine "dame en brun".

Le premier "spécialiste" qui se soit occupé de ce fantôme féminin fut un certain capitaine Marryat, personnage violent et singulier, qui était voisin de campagne de lord Townshend. Celui-ci, qui venait d'être installé avec un certain nombre d'amis, lorsque le bruit se répandit que le château était hanté; on rencontra dans les couloirs et le grand escalier une jeune dame à l'air innocent, "vêtue d'une riche robe d'étole brune, avec des bords jaunes et une large dentelle autour du cou". Effrayés, les invités prirent congé sous divers prétextes, et les domestiques eux-mêmes partirent.

Très nuagé lord Townshend fit part de ses préoccupations à Marryat, qui se montra sceptique. La région était pleine de braconniers et de contrebandiers qui souhaitaient le départ du nouveau seigneur pour avoir leurs coudées franches et qui avaient sans doute organisé cette "farce" dans le but de l'éloigner du pays.

— Accordez-moi l'hospitalité trois jours, conclut-il, et je vous délivrerai de votre revenant! Le capitaine s'installa dans une chambre où la "dame en brun" avait coutume de se montrer et glissa un revolver sous son oreiller.

Les deux premières nuits furent paisibles. Le troisième soir, au moment où il se déshabillait, le fantôme se manifesta devant lui. Il n'est pas interdit de songer à une hallucination collective... bien qu'une telle explication soit piètre.

B... demandait aux témoins — Avez-vous vu le spectre passer devant un miroir? ...

Le reflet, optiquement correct, de l'apparition dans le miroir eût été en effet un commencement de preuve de sa réalité.

Parmi les châteaux hantés qui abondent en Écosse, celui de Raynam Hall, qui appartient au marquis Villiers Stuart de Townshend, est l'un des plus légitimement célèbres. Il offre une hospitalité déjà

double-portes avec ses compagnons, ils virent alors, par l'ouverture des battants, s'approcher la "dame en brun" tenant une lumière.

Le capitaine mettait déjà le doigt sur la gâchette, quand le fantôme s'arrêta spontanément devant la double porte et brandit la lumière en ricaneant pour regarder les occupants. Le coup de revolver éclata avec fracas, tous trois — bondir de la couleur; il était vide, et cependant ils étaient trois qui avaient "vu"! Le lendemain, on constata que la balle avait traversé la première porte de la chambre d'en face et s'était enfoncée dans la deuxième.

Dans un livre intitulé True Ghost Stories (Vraies histoires de fantômes), qu'elle a publié il y a environ dix-huit mois et qui a soulevé une vive curiosité en Angleterre, l'actuelle marquise de Townshend écrit que la "dame en brun" a vécu au XVIIe siècle. Elle se nommait Dorothy Walpole; c'était une créature aimable et frivole que son mari, par une cruauté inexplicable, avait laissé mourir de faim à Raynam Hall. Son fantôme aurait été vu par Mrs. Cyril Fitzroy et sa fille, par George Walter Rothenell, qui "virent les marches de l'escalier à travers son corps", sans parler du capitaine Loftus, qui remarqua son beau visage et ses tragiques orbites vides... Et voilà, certes, un fantôme d'un authentifié!

PHOTO "HANTEE"...

Or, tout récemment deux photographes amateurs: M. Indra Shira et le capitaine Hubert Provand, — les militaires abondent dans cette histoire! — furent invités par lady Townshend; ils devraient prendre différentes photographies, notamment du grand escalier du château.

Provand se trouvait déjà sous le drap noir, en train de faire la mise au point, quand Indra Shira aperçut dans l'escalier une forme fluide qui paraitement nette:

— Vite! vite! Etes-vous prêts? s'écria-t-il, il y a quelque chose sur l'escalier!

L'autre s'empressa d'ôter le capuchon de l'objectif, tandis qu'Indra Shira déchargeait le pistolet à magnésium.

Quand on développa la photographie, on vit apparaître en effet le fantôme d'une femme descendant l'escalier; les marches sont visibles au travers de son corps... Cette image a été publiée par The Two Worlds de Manchester.

Telle est la plus récente photographie que l'on ait pu prendre d'un fantôme et il est trop évident que l'hypothèse d'une aimable mystification n'est pas interdite: il aurait suffi à M. Indra Shira d'exposer une première fois la plaque pour obtenir une magnifique "surimpression", comme au cinéma. Mais il faut la replacer dans l'ensemble des faits précis, des témoignages concordants qui entourent cet étrange personnage de la "dame en brun"... Pour les amateurs de châteaux hantés, il y a un joli voyage à faire du côté de l'Écosse!

ARTHENAY. "Marianne"

LA CIGARETTE DE L'HEURE GRADS

L. O. GROTHÉ, LIMITÉE, ENTREPRISE FAMILIALE ET INDÉPENDANTE

"BLANCHE-NEIGE" À PANAME

Grands éloges de ce film merveilleux qui a coûté 50 millions de francs. — Une traduction en vue pour le Canada français.

Comme on projette une traduction de "Blanche-Neige" pour le Canada français, voyons donc un peu quelle impression ce film merveilleux a créé dans Paris (Panama). Voilà: J'imagine qu'un petit Ponce américain a été Blanc-Neige sur le chemin des producteurs de films comme un caillou blanc, pour leur jalonner la voie nouvelle vers la réalisation de l'irréel.

Après Londres et New-York où son succès fut prodigieux, Paris reçoit enfin cette Blanche-Neige entièrement composée de dessins animés. Sa formule avait été établie il y a plus de 80 ans par Hervey de Saint-Denis dans son célèbre traité "Des Rêves et du Moyen de les diriger".

À la base de tous nos songes, disait-il en substance, on retrouve un cliché souvenir. "Le rêve consiste donc à habiller ces clichés-souvenirs d'un vêtement nouveau comme un bébé ou un chapeau de paille un nu".

C'est à Walt Disney, père de Mickey Mouse, que revient l'honneur d'avoir le premier vu le "dické des rêves". Ainsi naquirent le chien Goofy et Donald le canard. Sous la poussée de ce nouveau carnaval des animaux, la bande de pellicule s'allongea, sa couleur, d'abord assez chatoie, finit par s'adapter au climat de nos yeux; enfin, dans certains contes comme Aladin ou Simbad le marin, nous avons assisté à une fugitive irruption du spirituel dans le morne domaine terrestre de l'écran. Bientôt, le public préféra même souvent le petit hors-d'œuvre délicieux accompagné par Walt Disney à la choucroute pesante du grand film qui le suivait sur le menu.

Un soudain travail s'accomplissait sous nos yeux... Nous devinions qu'une nouveauté sensationnelle allait sortir de ces morceaux épars de dessins animés. Comme le jodelleur de vin à la vue de certains débris de poteries ramassés sur le sol que la merveille présente à nos yeux, nous nous levâmes et nous nous précipitâmes vers le spectacle. C'est alors que Walt Disney entreprit de montrer Blanche-Neige. Le choix était heureux, car Blanche-Neige n'est pas un conte comme les autres. Grimm était bibliothécaire du roi Jérôme de Westphalie, quand il recueillit sa propre histoire vers 1812. Par la suite, le docteur Grimm, quittant son épiphore royale d'opérateur, devint l'oracle de la philologie germanique et ses pesants traités furent les livres de chevet du jeune Wagner, qui s'instruisait avidement du folklore allemand, de ses naïfs mineurs, et de ses Walkyries souteraines. Ou aurait sans doute fort scandalisé le grand maître (Hitler) de la renaissance pagano-teutonne en lui désignant sa véritable place... à la table des enfants, entre Andersen et le chanoine Schmitt.

Les sept nains, avec leurs gros nez et leurs fronts dégarnis, ont chacun une personnalité gentille, mais pourquoi ces quarts-de-dieux ont-ils gardé l'accent tudesque de leurs parents? n'en, et c'est la véritable nouveauté du film, le décor prend part à l'action. Quand Blanche-Neige s'enfuit dans la forêt, les ronces l'agrippent avec leurs doigts épineux, les arbres se penchent et se balancent en spectres terrifiants et l'enfant éponvue finit par plonger dans l'eau glauque d'un lac immatériel où les troncs d'arbres qui flottent à sa surface deviennent des crocodiles de cauchemar. Les bruits du printemps nous ramènent au pays bleu.

Le film avait, dit-on coûté cinquante millions et trois ans de la vie de six cents dessinateurs. Souhaitons que les businessmen intéressés à l'affaire voient leurs capitaux quadruplés. Alors commenceront de grandes choses. Ariel libéré de son attaché de chavure remontera dans la nue et les objets inanimés ouvriront leur âme à la caméra.

RADIO-FUNNIES

Rien n'est désagréable comme la radio du voisin. On n'a pas trop à en dire durant l'hiver, mais avec la belle saison elle vient compromettre l'écoute individuelle.

C'est que trop souvent on aime à se reposer sur la véranda ou le balcon et à écouter en même temps, de son appareil récepteur à l'intérieur de la maison, ses émissions favorites. Comme tout le monde n'a pas le même goût, vous entendez des bribes d'émissions sortant des fenêtres de la rue sur laquelle vous vous promenez.

Celui qui désire lire son journal, une revue ou le dernier volume paru, ne peut pas demeurer chez lui. Il ne peut même plus dormir parce que la voisine ou le monsieur, avant de partir pour son travail veut écouter telle ou telle émission.

Le soir non plus on ne peut pas prendre de repos. Jusqu'à dix heures on écoute et après dix heures on cherche la musique de danse afin de se dégoûter les jambes. Pas de repos possible.

Certains radiophiles enragés doivent se rappeler "le bon temps où l'on n'écoutait pas avec le haut parleur. L'écoute individuelle a fait place à l'écoute collective, mais quelle écoute collective?

Un règlement devrait exister pour empêcher certaines personnes qui désirent entendre plus de bruit que de musique pour les forcer à fermer leur appareil. Peut-être serait-il possible de "barrier" le volume du radio comme on le fait pour certaines automobiles. Il s'agirait de forcer le manufacturier de limiter le volume des radios achetées pour utilisation domestique. Pour ce qui est des amplificateurs, c'est toute autre chose: ils sont nécessaires pour l'écoute collective qu'une certaine collectivité, qu'un certain groupe désire entendre et même se déplacent pour entendre.

Il faudra un de ces samedis consacrer une chronique à cette écoute collective qui permet à des amateurs des belles choses de jouer en commun d'une belle symphonie, d'un beau poème ou d'une pièce à conception purement radiophonique.

Pour le moment, déplorons cette radio du voisin qui viole les oreilles de tout le monde.

La politique étrangère nous tient toujours sur les épaules, la radio du voisin ne nous laisse pas plus de paix que cette politique étrangère qui porte tout le monde à réfléchir et à augmenter la tension nerveuse.

La paix on la demande, on la veut, on l'exige et il faut l'obtenir même si ça ne plaît pas à certains radiophiles.

C'est beaucoup plus important que de blâmer les émissions annonçant les bières et vins.

Le bien-être de la collectivité doit être considéré plus que les satisfactions de quelques particuliers.

JAPHET.

THEATRES AU SAINT-DENIS

Deux excellents films prennent l'affiche samedi au Saint-Denis. Le premier, "Femmes", met en vedette Henri Rollan et Jeanne Boitel. C'est un film très émouvant, tout simple, qui exploite le thème bien connu de l'égoïsme humain. Jeanne Boitel et Henri Rollan incarnent très bien les débuts d'Adzia Andrewska, une enfant promise de l'Église au plus bel avenir au cinéma. Le clou du film, le plaidoyer de Jeanne Boitel en faveur de Jadzia, est une pièce qui vaut à elle seule le prix d'entrée.

Le second film à l'affiche est "L'Empreinte Rouge", qui groupe Maurice Lagrenée, Colette Darfeuil et Colette Brodia. Un film mystérieux remarquablement agencé.

COMMENT AGIT LE BLUFF AMÉRICAIN À LA BOXE

Le combat Louis-Schmeling aura démontré jusqu'où peut aller l'ingénieuse réclame américaine. Rappelons tout d'abord que cette lutte d'un peu plus de deux minutes entre boxeurs a fait tomber dans la caisse des organisateurs quelque chose comme \$900,000. C'est dire que chaque minute de cette joute a coûté \$450,000. Pour les Américains, friands de records, c'est déjà quelque chose.

Ceux qui ont suivi les péripéties de la lutte à la radio ont été à même de saisir toutes les nuances de cette publicité à outrance. D'abord, l'annonceur nous prévint que ce serait là la "lutte du siècle", tellement elle sera contestée. Puis, lorsque Schmeling eut été envoyé aussitôt au pays des rêves grâce à une pluie de "directs" lancée par Louis, il ne se tint pas pour battu et proclama que c'était la lutte du siècle par le fait qu'aucun combat de boxe pour le championnat mondial n'avait duré si peu de temps.

Avant la rencontre, certains journaux allèrent jusqu'à prétendre dans leurs colonnes sportives que si Schmeling était battu, il serait emprisonné par les Nazis dès son retour en Allemagne, en vertu du principe qu'un véritable nazi ne peut jamais être vaincu. C'était certes un beau motif de réclame. On avait aussi annoncé que les idées démocratiques de la majorité de l'assistance la porteraient à conspuer Schmeling afin d'aider Louis à se débarrasser de son adversaire. Il est aujourd'hui établi que Schmeling paraissait être un "vaincu" avant même de l'avoir été. Était-ce cette campagne sournoise qui avait agi sur ses nerfs, comme elles agissent autrefois sur le champion luteur Hadsenschmidt?

Pour mettre le comble à l'affaire les partisans de Schmeling prétendent aujourd'hui qu'il a été vaincu par un coup trop "bas". Vu que les règlements de la boxe, aux États-Unis, tendent de plus en plus à permettre ce qu'on appelle les coups au-dessous de la ceinture, personne ne saurait se plaindre de telles tactiques lorsque leur champion est battu.

Bref, on parle déjà d'un match-revanche entre Louis et Schmeling, bien que celui-ci, par son attitude ait laissé voir qu'il n'était pas un concurrent sérieux pour le noir. Mais avec le temps, qui sait ce que réussiront les publicistes "yankee" sans rivaux dans l'art du bluff et du tapage en gros, non en détail?

OUI, À BAS LES MASQUES!...

Une phrase magique qui ouvre toutes les portes. — Jack Ganson dit "Le Bouffon". — Dehors les gangsters!

La farce se continue à Montréal où la "Merveille Masquée" vient encore de remporter d'éclatantes victoires. Bob Wagner dit "L'Étrangleur" s'est vu deux fois jeté au plancher et mis en bouillie en un rien de temps. Au début du match, alors que Wagner avait l'avantage, le "Masqué" s'est traîné jusqu'à son manager et lui a glissé quelques mots à l'oreille. Aussitôt après, la "Merveille" faisait merveille et érabouillait son adversaire. De nos jours, dans le sport de la lutte, il ne suffirait plus que de certaine phrase magique pour que les chances se renversent et que celui qui se croyait déjà vaincu, non seulement retrouve son aplomb et un renouveau de force, mais de plus remporte la victoire.

Le promoteur Jack Ganson est actuellement à New-York à la recherche d'un nouveau "schème". Les plus belles trouvailles ne durent pas éternellement et il faut savoir parer au mauvais sort. Il paraîtrait que ce bouffon de grande chemin, probablement sous le cop de l'inspiration des méthodes employées pour l'agrandissement du marché Binsecours, aurait déjà fait cadeau de plusieurs milliers de piastres pour le lancement de sa fameuse "Merveille" Masquée. N'importe! Qu'est-ce qu'on attend pour le mettre définitivement en bière? Qu'est-ce que la Commission Athlétique de Montréal attend pour faire cesser cette monumentale farce? A bas les masques! L'heure H a sonné?

A.J.A.X.

L'ORGUE ÉLECTRIQUE AU PREMIER CONGRÈS EUCHARISTIQUE NATIONAL

1. Avignon, où eut lieu le premier Congrès Eucharistique.
2. Mlle Tamisier.
3. Vue de l'estrade de 100,000 sièges, à Québec.
4. L'Orgue Northern-Hammond.
5. Croquis des pièces où sont créées les impulsions électriques qui produisent les sons de l'orgue.

L'origine des Congrès Eucharistiques remonte à 1874. C'est une pieuse personne de Tours, en France, Mademoiselle Tamisier, dont la dévotion à l'Eucharistie était très vive, qui la première eut l'idée de ces grandes manifestations religieuses. Elle réussit à organiser le premier congrès à Avignon, en juin 1874. Le mouvement ne tarda pas à s'étendre et à prendre des proportions mondiales. A Montréal, le Congrès Eucharistique international de 1910 attira plus de 100,000 pèlerins de toutes les parties du monde.

A l'occasion de la SAINT-JEAN-BAPTISTE

Nous faisons nos meilleurs vœux pour l'avancement économique de nos compatriotes par la solidarité, le patriotisme et le travail.

AIRD & SON LTD
MANUFACTURIERS DE CHAUSSURES
916, Ontario est - Wilfrid GAGNON, Président

Une source de pure satisfaction

Si vous cherchez un breuvage plus agréable... une saveur plus satisfaisante... une qualité supérieure... fixez votre choix sur la Bière Black Horse — la bière en bouteille préférée des Canadiens.

Voyez comme elle pétille dans le verre, comme elle est différente. Goûtez-en l'agréable saveur! Elle désaltère et favorise en même temps la digestion. Ce sont là quelques-unes des raisons de sa grande popularité. Oui, comme source de pure satisfaction...

La Black Horse est bue par plus de gens que toute autre BIÈRE en bouteille

Folie pernicieuse du maire Raynault

L'ALLIANCE NATIONALE HORS PAIR DANS LE MUTUALISME

L'inauguration de son nouvel immeuble révèle l'ampleur de son oeuvre. — Discours de son président, du lieutenant-gouverneur et du premier ministre.

L'inauguration officielle, lundi le 20 juin, de l'immeuble de l'Alliance Nationale, 680 Sherbrooke-Ouest, obtint un succès dépassant de beaucoup les plus optimistes espoirs des organisateurs de cette cérémonie. La présence de l'hon. E.-L. Patenaude, lieutenant-gouverneur de la province et président d'honneur, de l'hon. Maurice Duplessis, premier ministre, du sénateur J.-H. Rainville, de l'hon. Alphonse Raymond, président du Conseil Législatif, de plusieurs députés fédéraux et provinciaux, de M. l'abbé Charles Beaudin et de plusieurs autres personnalités, en rehaussait la splendeur.

Plus tôt dans la journée M. l'abbé Charles Beaudin, aumônier actif de l'Alliance, en avait béni le nouvel immeuble.

Les délégués venus de plusieurs provinces canadiennes et des Etats limitrophes des Etats-Unis pour la 18ème convention générale de cette société d'assurance mutuelle venaient de réélire au complet le bureau de direction tel que reconstitué au cours des derniers mois, et c'est pourquoi le Dr. Hector Cypihot, président et directeur général de l'Alliance depuis la mort de M. Charles Duquette fut chargé de souhaiter la bienvenue aux distingués visiteurs.

Il s'acquitta de cette tâche avec maîtrise. Il rappela la fondation de l'Alliance en 1892, de sorte que celle-ci célébrera son cinquantenaire en 1942, la même année que le tricentenaire de la fondation de Montréal. "La mutualité, dit-il, est un système de solidarité, d'entraide, d'affection, de charité chrétienne. Notre société n'a-t-elle pas en effet la plus belle des devises: "Vincit concordia fratrum" et pour patron l'un des plus grands saints dont s'honore l'Eglise: saint Louis, roi de France? Elle a pour but l'union des catholiques de langue française dans une commune pensée de secours mutuel, elle tend à assurer le progrès de leurs intérêts intellectuels, matériels et moraux, et pour atteindre cette fin elle aide pécuniairement les familles et les héritiers de ses membres."

L'hon. E.-L. Patenaude, lieutenant-gouverneur, président de la cérémonie et vice-président de l'Alliance, prononça ce qu'on peut sans exagération appeler un joyau oratoire dont nous extrayons: "Si beau que soit cet immeuble, si bien adapté qu'il paraisse à ses destinations, ce nouveau foyer de notre société n'est-il pas avant tout un symbole? Au delà de ses murs solides autant que gracieux, c'est toute l'oeuvre de l'Alliance Nationale qui apparaît dans sa beauté, son actif, sa diffusion et l'ensemble des bienfaits qu'elle a répandus au Canada et aux Etats-Unis. Voilà bien l'oeuvre essentielle. L'immeuble est l'enveloppe matérielle qui symbolise et complète l'oeuvre qui en est l'âme."

Appelé à son tour, l'hon. Maurice Duplessis s'excusa sur ses multiples occupations de n'avoir pas préparé le discours qui aurait pu rendre un hommage adéquat à une si belle oeuvre: "Je ne crois pas au paternalisme d'Etat, prononça-t-il, mais je crois au succès de la politique de protection telle que vous la pratiquez ici. Je crois aussi que vous êtes un rempart contre les idées malsaines... Comment du reste aurais-je pu me préparer convenablement à vous adresser la parole, séparé que j'étais de votre président par du rouge?"

Le Dr. Cypihot tint aussitôt à rassurer le premier ministre sur cette teinte qui semblait inquiéter celui-ci. Après avoir constaté qu'au centre de l'estrade aménagée pour l'occasion un grand drapeau canadien recouvrant un appareil téléphonique se trouvait par hasard replié de telle façon que le rouge dominait, le président de l'Alliance s'en tira avec à-propos: "Si vous avez vu un drapeau rouge au-dessus de l'appareil téléphonique, M. le premier ministre, il ne nous sépare pas, puisqu'il n'y a entre nous aucune "longue distance"."

C'est sur cette note cordiale et gaie que se termina une cérémonie qui comptera dans les fastes de l'Alliance Nationale, de beaucoup la plus solide et la plus populaire des sociétés mutuelles du Canada français et des Etats-Unis.

SPECTATOR.

ADÉLARD GODBOUT

Un homme. — Un gentilhomme. — Un chef. — Vrai fils de la terre et non pas amateur terrrien. — Ses adversaires. — Des énergumènes.

Nous sommes un peuple de paysans — a écrit M. Victor Barbeau — Nous le sommes par atavisme, par vocation et par nécessité. Inutile de démontrer en quoi nos origines nous rattachent à la terre. C'est elle qui a fait nos ancêtres et c'est elle qui a formé chez nous tout ce qu'il y a de vivace et de fertile (c.) il y a de la simplicité, de la rudesse dans la terre, il y a aussi dans nos habitudes. Il y a de la ténacité, de l'opiniâtreté, de la tradition... de la fidélité, de l'amour, de la foi dans la terre et ceux qui ne l'ont pas reniée ne manquent ni de l'une ni de l'autre.

L'auteur aurait-il besoin de concrétiser sa pensée: de faire vivre par la parole des mots que la franchise arrachait à sa plume; de réunir dans un faisceau tous les éléments auxquels il fit appel? Inutile de chercher des modèles gâtés par les défilés et les parades; inutile de faire le recensement de nos campagnes pour trouver l'homme qui illustre le mieux ce Crédo parce qu'il ne cessa jamais d'être fidèle: Adélar Godbout, chef du parti libéral, futur premier ministre de la province de Québec, possède à lui seul les qualités voulues pour nous servir de critère de vérité.

Tenace, opiniâtre, imbu de saine tradition, petit-fils de paysans, attaché par toutes les fibres de son être à la terre qu'il a voulu montrer toujours plus belle, toujours plus grande, toujours plus désirable à ses élèves du collège d'Agriculture, Adélar Godbout n'a jamais renié la glorieuse tradition de nos pères, les secrets, dont il sait mesurer la générosité et l'avarice, la richesse et la douceur. Et grâce au contact renouvelé de cette société de terriens "d'en bas de Québec", qui n'a rien perdu de son sens profond de la mesure, le chef du parti libéral a su garder intactes ses manières exquises de gentilhomme.

La gentilhommerie se définit mal: elle est surtout le produit d'un instinct séculaire. On peut être rude, on peut être violent même, sans jamais cesser d'être gentilhomme. Il y a la manière. Ainsi, un député qui n'hésite pas à faire de l'exhibitionnisme dans un wagon de chemin de fer (où n'importe où...) ne sera jamais un gentilhomme. Un homme public qui a toujours à la bouche des mots orduriers; un autre qui se déchaîne en plein parlement; un troisième qui ramène des pots au dernier des ivrognes; un quatrième qui asservit la religion à ses bassesses politiques; un autre-vingt-dixième qui prononce rarement une parole sans conter trois mensonges... tous ces personnages, hélas! trop réels de notre Comédie Humaine québécoise n'ont rien de ce qui caractérise un gentilhomme ou un monsieur.

De même le mot "monsieur" possède plusieurs sens chez nous. Dans certains cas, surtout en ville, on l'emploie à tout propos et hors de propos, lui élevant ainsi sa pleine vigueur traditionnelle. A la campagne, lorsqu'un dit de quelqu'un: "C'est un Monsieur", on a tout dit. Car nos habitants n'ont pas oublié qu'autrefois "Monsieur" était la propre fratrie du Roy. Dans la province de Québec, chez tous ceux qui connaissent notre population, on vénère autant les attributs du mot "monsieur" que les Anglais tiennent à ceux de leur "Gentleman".

Dans la bouche du ministre de la Justice, ces deux qualificatifs prennent un aspect encore plus vivant que de la mémorable après-midi du onze juin. C'était le bon géant de St-Eloi, tout ému et tout fier, qui tendait la main à son co-patrisien, choix unanime d'un congrès enthousiaste; c'était le Normand issu d'une race forte, resté inattaquable après trente-cinq années de lutte sans merci pour la liberté des siens, qui saluait l'autre Normand, droit et honnête, pauvre et digne, incorruptible malgré l'adversité. "Nous avons à la tête du Parti un monsieur et un gentilhomme", s'est écrié monsieur Lapointe, l'Union Nationale (?) a dû trembler sur ses bases en s'entendant ainsi dénoncer.

Nous avons à notre tête un monsieur; un gentilhomme; un chef. Faisons donc mentir le proverbe, unissons-nous autour de lui. Que les petites ambitions personnelles, la haine des primaires, l'envie et la jalousie des aspirants dictateurs (séparatistes, etc.) se calment: la Province saura se reconnaître et "bouter dehors" l'usurpateur pour suivre Godbout, clair symbole d'un patriotisme éclairé.

ROGER OUMMET.

INCOMPREHENSION

Ce critique fort estimé du monde théâtral est venu assister à une grande première de province. La pièce d'un auteur qui a fait ses preuves promet d'être passionnante. Mais l'homme de la rampe veut-il être fort bien placé et ne pas être gêné dans l'art difficile de l'audition.

— Mademoiselle, dit-il à une ouvrière enrhumée, mademoiselle, ne me placez pas à côté d'un congénère.
— Car le journaliste se défie des appréciations de voisins, surtout venant de la capitale.
— Bien, monsieur.
— Placez-moi à côté d'un indigène.
— Monsieur...
— Je veux être à côté d'un indigène.
— Alors, la jeune fille, dans une candeur et un étonnement offensés:
— Mais, monsieur, il n'y a pas d'indigène ici!

CET ÉNERGUMÈNE CONTRIBUE PLUS QUE TOUT AUTRE À REJETER MONTRÉAL EN ARRIÈRE

DE TORONTO. — UN PUR HASARD EMPÊCHE-RA LES SCANDALEUSES EXPROPRIATIONS DU MARCHÉ BONSECOURS. — LES CORRUPTEURS OFFRENT AUJOURD'HUI \$3,000 PAR TÊTE D'ÉCHEVIN PRÊT À SE VENDRE.

De l'avis de tous les hommes d'affaires avertis, Montréal n'est plus en train d'abandonner son ancien titre de métropole, mais l'a définitivement remis entre les mains de Toronto. Celle-ci est bel et bien devenue la Ville Reine, titre qu'elle porte depuis longtemps mais qui lui était contesté avec dérision.

La faute en est principalement à notre malheureuse administration municipale, placée sous l'égide d'un maire devenu 100 pour 100 fou, de 90 pour 100 qu'il l'était auparavant. Dans le comté de l'Assomption, où Adhémar-Doux est bien connu, on se dit l'un à l'autre dans les rangs d'en arrière: — Comment la ville de Montréal a-t-elle pu élire maire cet illuminé?

A la mémorable séance du Conseil de lundi le 20 juin, il a été traité vingt fois de menteur public par les échevins Dupuis et Savignac, et il n'a rien trouvé à répondre. Pensez-vous qu'un homme comme cela ait le sens de l'honneur, à défaut du sens commun, un tout petit peu développé? Non pas!

Montréal était autrefois la ville des conventions. Elle passait pour une ville gaie. Aujourd'hui c'est Toronto qui a hérité des conventions, grâce à un système de publicité supérieurement organisé, et aussi parce qu'elle a passé sa mauvaise réputation de puritanisme à Montréal. Comment voulez-vous que les étrangers viennent ici, alors qu'ils apprennent qu'ils ne pourront manger un sandwich ou boire un verre de bière sans être taxés au profit des naturels de l'endroit?

\$3,000 PAR TETE DE VEAU ECHEVINAL

Ces problèmes ne troublent guère nos échevins, dont la seule préoccupation, pour un grand nombre d'entre eux, est d'empocher la plus grosse somme possible pour la vente de leur vote dans la sale, la très sale, l'archi-sale affaire du marché Bonsecours.

Dans les commencements, comme nous l'avons déjà dit, la conscience d'un échevin était évaluée à \$1,000. Le prix a monté par degrés à \$2,300 le 20 juin, et l'on prévoit qu'à la prochaine séance où il sera question des expropriations autour du marché Bonsecours, cette immense vespaissienne, chaque tête de veau municipal vaudra ses \$3,000.

L'influence de l'argent offert se fait sentir d'une séance du Conseil à l'autre. Au début, deux échevins tout frais émouls se consacraient à cette besogne de corruption avec un cynisme qui frisait l'inconscience. Ensuite un gros homme, accoutumé à toutes les bassesses, se joignit à eux, et à la dernière séance un membre de l'exécutif assez paisible jusqu'à date devint très besogneux auprès de l'élément irlandais.

N'importe qui doué d'un peu d'observation est à même de suivre de jour en jour les progrès de ceux qui disposent d'une somme d'au moins \$100,000 pour faire passer leur ours. Qui pourrait soutenir que l'ours n'eût pas passé à la dernière séance du Conseil, si l'on n'avait découvert tout à coup que les options données par les propriétaires qui en ont données aussitôt périmées depuis le 15 juin? Des démarches vont être aussitôt tentées pour faire renouveler ces options, de la part du moins de ceux qui les ont données, car trois propriétaires n'ont pas voulu signer d'option, dans l'espoir sans doute d'obtenir plus cher que les autres, et de ce nombre est le père d'un échevin très remuant et qui ne se sent nullement gêné de prendre en plus une action en dommages de \$120,000 contre la Ville.

EFFROYABLE ETAT DE CHOSSES

Si l'on songe qu'à plusieurs séances consécutives les échevins qui en faisaient la demande ne pouvaient pas même prendre connaissance du dossier, toujours absent, dans cette affaire de \$650,000; si l'on songe qu'au cours de chaque séance des échevins cabalent ouvertement leurs collègues en faisant des grimaces à leurs adversaires; si l'on songe qu'avant chacune de ces séances, de grands banquets ont lieu afin de célébrer d'avance le pillage des contribuables, eh bien! il ne faut pas se surprendre du fait que Montréal soit aujourd'hui bien en arrière de Toronto sur la voie du progrès et que la distance entre les deux ait toujours tendance à s'allonger.

CIVIS.

COMPAGNIE DE DÉCOUVERTE D'UN MONSTRE MARIN

Ordinairement, en été, les nouvelles sont plutôt rares. Quant au conseil d'administration, il réunirait les témoins des principales apparitions du monstre depuis le 2 mai 1933, jour mémorable où l'hôte mystérieux du Loch Ness s'est pour la première fois révélé au monde.

Il n'est nullement question de lui faire du mal ou de le capturer. Nous nous garderons même de lui être désagréable et de le troubler dans ses habitudes. Notre but, le seul, est de l'identifier et de résoudre un mystère dont les savants et l'opinion mondiale tout entière attendent avec impatience la solution.

Mon Dieu! quelle solution? Est-ce que le monstre du Loch Ness ne serait qu'un vulgaire sous-marin qui, à l'exemple de "Nautilus", de Jules Verne, dans "Vingt-mille lieues sous les Mers", aurait été pris pour un animal fantastique par les riverains épouvantés?

ATHOS.

UNISSONS-NOUS!

Soyons tous unis, Canadiens français, comme les membres d'une même famille à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste. Les soussignés:

Tél. BE. 2273
ESSAYEZ NOS REPAS
Propreté, Courtoisie, Service rapide
PENSION FRANÇAISE
CUISSINE RECOMMANDÉE
Si vous êtes satisfait dites-le à vos amis. Si non dites-le nous.
Prop. A. Petit
259 Carré St-Louis coin Laval

M. Jean Villeneuve
à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, espère que que tous les Canadiens français continueront comme par le passé de prospérer et de grandir pour la plus grande gloire du Québec.
"J'en profite également pour féliciter le directeur de "L'Autorité", M. Gilbert LaRue, et son assistant, M. Jacques Antoons", dit-il. Et il ajoute: "L'Autorité" est un journal qui porte dignement son nom."

Harbour 5518
Federal Driving School
Automobile à double contrôle pour dames et messieurs.
VOULEZ-VOUS APPRENDRE A CONDUIRE?
Maison établie depuis 1921
1621 S-T-DENIS MONTREAL

Chambres licenciées pour touristes et pensionnaires.
Luxe — Confort — Sécurité
363 SHERBROOKE-EST
Tél. HA. 0874
Prop. Jacques Antoons.

Antoine F. Larose
Pharmacien chimiste
1090 RUE ST-DENIS
Prescriptions remplies avec soin.
Service de livraison rapide
HA. 0188

Nestor Nicolas
4067 RUE SAINT-DENIS
Tél. MA. 9517
Encadrements de tous genres
Nous réargentons les miroirs
Choix de peintures à l'huile et aquarelles
Nous développons et imprimons les films gratuitement à 3 sous l'épreuve

Madame M. G. de Montigny-Lafontaine
Artiste, peintre, sculpteur à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste espère que dans un même esprit de bonne entente, la vieille race canadienne française continue à progresser et à s'épanouir.

CREME A LA GLACE COUSINS DAIRY
Cornet, Demiard, Chopine, Etc.
PÂTISSERIE BENOIT & FRÈRES
Tél. Lancaster 6683
3688 ST-DENIS, MONTREAL

Tél. Lancaster 6685
TOURIST'S ROOMS
Ouvert Jour et Nuit
Chambres Modernes Licenciées
Mlle I. Bissonnette, Prop.
3755, RUE DROLET (angle Des Pins)

COMME QUOI CERTAINES "TRADITIONS" COÛTENT CHER

Les Hindous meurent par milliers du choléra en vertu d'un rite. — Nos villages du Québec brûlent par "atavisme"... faute d'eau.

Chaque retour de la Saint-Jean-Baptiste nous valait autrefois un flot d'éloquence en faveur de la conservation de nos traditions. — Gardons pieusement toutes nos vieilles coutumes! C'était le mot d'ordre.

Les traditions, cependant, il en est de bonnes et de moins bonnes, et l'on aurait mauvaise grâce à les conserver toutes. Ainsi l'Hindoustan, si ce n'est la Chine, est la contrée la plus traditionnelle qui soit. On y "traditionnalise" même le choléra. Ce fléau y fait actuellement d'immenses ravages, pendant que les médecins et les hygiénistes luttent avec vigueur contre d'anciennes superstitions qui entravent leur travail de sauveteurs. Des milliers de victimes sont mortes comme résultat de traditions vieilles de plusieurs siècles d'après lesquelles les cadavres des personnes mortes du choléra, de la variole et des morsures de serpents doivent être jetées à l'eau. Il est interdit de les enterrer ou de les brûler. L'eau ainsi contaminée est donc le facteur le plus terrible de la contagion du choléra. On conçoit que contre de telles coutumes les officiers médicaux anglais aient des peines énormes à enrayer le fléau qui en sept semaines a déjà fait 16,000 victimes.

Le grand romancier Maurice Dekobra nous raconte à propos des coutumes brahmaniques cette scène à laquelle il lui fut donné d'assister à Pashpati, dans le Népal: "Sur la rive opposée du Bogmati (fleuve sacré comme le Gange), au long du Ghat, où l'on brûle les cadavres, nous aperçûmes un groupe silencieux qui s'affairait autour d'un bœuf."

"C'est un mort qu'on se prépare à incinérer? demandai-je."
— Mon compagnon regarda plus attentivement et me dit:
— Non. C'est un vivant qui va mourir.
— On ne vas pas le brûler viv, je pense?
— Nullement. En fait, c'est un homme très malade qui, selon la tradition, veut rendre le dernier soupir au bord du Bogmati... Tenez...
— Voyez-vous même!
— Le bœuf fut posé sur un plan incliné dont la base était baignée par le courant de la rivière sacrée. On y installa tant bien que mal le moribond drapé de blanc, afin que ses jambes, jusqu'à mi-mollets, trempassent dans l'eau. Puis les parents s'éloignèrent. Les curieux disparurent et les porteurs s'accroupirent en silence.

"C'était un spectacle étrange. Le soleil illuminait la scène. Les corneilles croassaient et se poursuivaient d'une rive à l'autre. Derrière nous, dans les cèdres et les acacias

UN BON TYPE
Dupont trouve que son ami Durand est toujours très bien habillé et lui exprime le désir d'être conduit chez son tailleur pour lui commander un complet veston. Le tailleur le reçoit très courtoisement et fixe son prix à 700 francs. En marchandant furieusement, Durand arrive à obtenir un rabais de 10%.

A la sortie, dans la rue:
— Dis donc, pourquoi as-tu tellement insisté sur un rabais? Nous savons bien tous les deux que tu n'as pas l'intention de lui payer jamais un sou.
— C'est vrai; seulement, tu vois, le type m'était tellement sympathique que je voulais lui procurer la consolation de pouvoir constater par la suite qu'il n'avait perdu que 630 francs.



Pur..
comme le lis
Limpide..
comme le cristal
Gin de Kuyper
10 ONCES 85¢
26 ONCES \$1.90
40 ONCES \$2.65
Maison fondée en 1695

CAFÉ MARTIN L.TÉE

Montréal et son "nec plus ultra"

SALONS PRIVÉS
SEA FOOD BAR
Où les bons amis se rencontrent

1521, DE LA MONTAGNE. TÉL. MARQUETTE 0421-9963

Le Conseil d'administration du Café Martin est heureux de s'associer à tous nos compatriotes Canadiens-français pour célébrer dignement notre grande fête nationale: la SAINT-JEAN-BAPTISTE.

LEO DANDURAND.

Nos meilleurs souhaits à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste

A notre clientèle canadienne-française, qui est, et de beaucoup la plus nombreuse et la plus fidèle que nous ayons à Montréal, et à laquelle nous nous efforçons toujours de donner un excellent service.

DOMINION STORES LIMITED